



Champigny fait place aux jeunes artistes créateurs.

Champigny-sur-Marne accueille du 12 mai au 6 juin 2018 la 16ème édition du CRAC - salon biennal d'arts actuels- avec un vernissage le 15 mai, salle Jean-Morlet.

Le CRAC constitue un temps fort de la politique culturelle menée par notre Ville, car il favorise la rencontre entre artistes et citoyens de tout âge, ainsi que l'émergence de nouveaux créateurs.

32 jeunes artistes participent à cette nouvelle édition qui présentera une palette de médiums : peinture, dessin, photographie, vidéo, installation, sculpture...

Ces créateurs, récemment issus des Écoles Nationales Supérieures des Beaux-arts de la France entière, développent principalement des démarches, des concepts en écho à la société actuelle, souvent complexe et oppressante.

Champigny, aux facettes multi-culturelles, s'ouvre à l'Europe, et accueille cette année Cristina MEGIA, artiste invitée d'honneur, en partenariat avec l'Ambassade d'Espagne et l'association campinoise Salud y Cultura.

En ces temps difficiles, où l'Etat ampute les budgets des collectivités locales, nous ne faisons pas le choix du repli. Oui, la crise économique, sociale, les difficultés de vie d'un grand nombre réclament plus de culture, d'art, de création et d'humanité !

Nous vous invitons à de belles découvertes.

*Marie Kennedy, Maire-adjointe aux politiques culturelles
Vice-présidente du Conseil départemental 94*

Madame, Monsieur,

Pour cette 16ème édition, le CRAC n'a pas pris une ride et entend faire découvrir au public la diversité de la création contemporaine qui fait partie de l'identité campinoise.

Symbole de sa volonté d'ouverture, de sa modernité, il représente les tendances actuelles : vidéo et installations ont notamment retenu notre attention pour une mise en scène dynamique et surprenante.

Cette nouvelle édition accueille 32 artistes émergents venant d'horizons très variés et proposant des médiums tout aussi diversifiés.

La dimension européenne de la Biennale se poursuit et, est, cette année, incarnée par la présentation du travail pictural de l'artiste espagnole, Cristina Megia.

Certains artistes viennent de Belgique ou... plus loin d'Islande... Preuve que le CRAC chemine et progresse, puis prend sa place auprès de nos publics assidus et curieux, jeune public via les sensibilisations en direction des scolaires, tout campinois via le culturobus qui sillonnent nos quartiers pour amener le public au plus près de l'oeuvre et de la rencontre artistique.

Alors que vive la création artistique qui sort des sentiers battus et nous titille...

Catherine King, *Directrice des politiques culturelles*

Florence Khaloua, *Directrice de la Maison des arts plastiques*



Cristina Megía

Née en 1977. Vit et travaille à Grenade (Espagne).



« J'aime à penser que le silence peut être peint, et que le cadre peut contenir le temps ». *Cristina Megía*

À travers la quiétude de sa peinture, Cristina Megía nous parle de l'importance du silence et nous propose de regarder le temps s'arrêter. Un temps plus lent qui nous permet d'être réceptif à la beauté et nous éloigner du bruit accablant et de la vitesse de la vie post-industrielle qui nous submerge.

Cristina Megía réalise une peinture réaliste, basée sur ses propres expériences de vie, à travers lesquelles elle traite des thèmes universels tels que la solitude, la communication, le temps, le silence. Dans ses œuvres, pleines de nuances, se cache une constante recherche de lumière et de beauté.

Elle puise son inspiration dans d'autres domaines artistiques tels que le cinéma et la photographie.

Le traitement de ses thématiques tourne autour de l'humain, de l'émotion et de l'esthétique ; de la permanence de l'éphémère ; la lumière de la matière ; les espaces quotidiens.

Une réflexion et un regard sur la transformation du monde réel dans un imaginaire pictural qui tente de distiller la beauté pour la rendre visible.

Mr. and Mrs. Arias. Huile sur toile, 138 x 178 cm.

www.cristinamegia.com





© Annabelle Amorós

Annabelle Amoros

Née en 1987.

Annabelle Amoros est un drôle d'oiseau. Elle travaille dans une ruralité fantasmagorique, crée des univers comme des nids, visite ceux des autres et y arrête le temps puis s'efface. Sa vision de ces morceaux de vie, à priori assez morne, lui permet de transformer, sans avoir « l'air d'y toucher » chaque habitant en personnage de premier plan. On sent toute sa bienveillance et même son admiration pour ces petits mondes de la campagne dont elle est elle-même le fruit. Son travail sur le son est remarquable, elle transforme le silence en une petite musique mentale qui prend tout son poids grâce à un faux minimalisme, en réalité un énorme travail de perfectionniste.

Ses œuvres plongent dans le son et lumière d'un quotidien oublié par nos vies où la course à « on ne sait plus quoi » est la religion officielle.

Comme Bill Viola, Annabelle Amoros joue sur une corde follement humaine, sa maturité et son chemin parcourus ne semblent qu'être les prémices d'une succession de bonnes nouvelles.

Cyrille Putman

Area 51, Nevada, USA, 2017, Vidéo HD,

annabelleamoros.com - annabelle.amoros@gmail.com



© Sabrina Beltouar Adago

Sabrina Belouaar

Née en 1986. Vit et travaille à Paris.

Sabrina Belouaar fait référence à son histoire, elle-même façonnée par son identité, mais aussi, et surtout, par son statut en tant que femme racisée. Elle réussit à construire des œuvres qui allient le politique et le sensible par le processus d'inscription de son héritage culturel dans des formes plastiques.

L'identité comme construction puisant sa formation de racines culturelles différentes, souvent en conflit l'une avec l'autre, est au centre de la recherche artistique de Belouaar, artiste d'origine franco-algérienne qui privilégie la représentation de la corporalité comme moyen d'expression et instrument d'analyse.

A travers ses œuvres, elle articule une problématique sociale et politique ancrée dans un présent entaché par la marginalisation et le racisme. Les thématiques liées aux inégalités sociales et au sexisme structurel sont toujours suggérés de manière subtile dans son travail, duquel se dégage, souvent de façon puissante, une sensation voulue de malaise.

De plus, la question identitaire et, plus généralement, post-coloniale est au cœur de son engagement artistique. Partant de coutumes et de rites provenant de son pays d'origine, Sabrina Belouaar détourne les codes et signifiants culturels pour leur donner un nouveau sens, et ce, en brossant avec subtilité un portrait de la féminité otage de la dichotomie tradition-modernité.

Sandra Hedgedus, 2017

M.Bobigny, 2016, tirage lambda contrecollé sur dibond, 72x90, Paris, 2018,
www.sabrinabelouaar.com - sabrina@sabrinabelouaar.com



© Julien de Gasquet

Agathe Brahami Ferron

Née en 1992. Vit et travaille à Paris.

Mon travail résulte d'une pratique intensive de la céramique, d'observations, d'analyses physiologiques, psychologiques, d'enquêtes sociologiques. Je suis obsédée par les gens. Je retranscris les formes et les sensations que j'ai expérimentées, j'invente des personnes. La sculpture céramique me permet de m'exprimer de manière intuitive. Mes formes sont reconnaissables mais distordues, subjectives. J'aborde l'émaillage comme la peinture, tout en exploitant les opportunités qu'offre le travail du verre.

Mon univers est presque exclusivement constitué de personnages que je conçois de plusieurs manières.

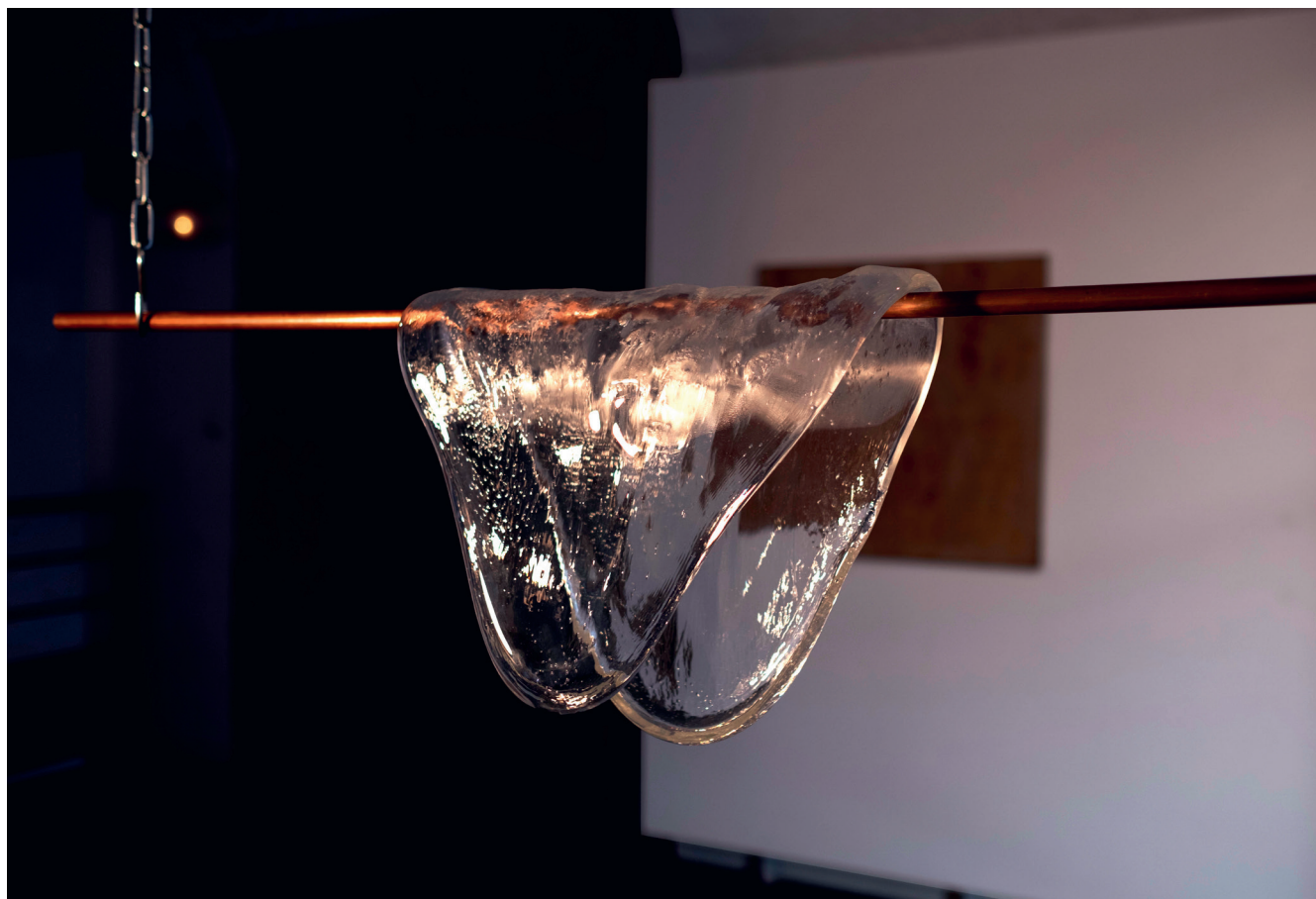
Mes personnages en pieds, grandeur nature, sont arrachés à leur intimité. Ils sont placés là - en société - comme une confrontation directe, un miroir imposé mais amical, une invitation au voyeurisme mais aussi à l'indulgence. L'Échelle 1 permet une grande proximité avec le regardeur, une appréhension des volumes directe et une identification évidente, naturelle.

Mes bustes sont à mi-chemin entre l'objet d'art référencé et une humanité sensible. Échos aux sculptures montrées dans les musées, ils s'apparentent aussi à un trombinoscope de nos sociétés contemporaines.

Mes Autels matérialisent des rêveries. Ils sont également peuplés de personnages. Ils traduisent des souvenirs vagues, des sensations bonnes ou mauvaises, des constructions mentales hypothétiques. Ce sont des natures mortes habitées, vivantes - comme un clin d'œil moderne et consumériste aux rustiques figurines de Palissy.

L'évolution du capitalisme, le tourisme balnéaire, le corps, soi, les autres, les espaces intimes et publics, la recherche de liberté, les injonctions sociales, le laisser-aller et la responsabilisation des individus sont les thématiques sous-jacentes de mon travail.

Sirène, 2017, céramique émaillée, chromée et lustrée, 105x51x38,
agathebrahami@gmail.com



© Coraine Locatelli

Alexia Chevrollier

Née en 1989. Vit et travaille entre Paris, Pantin et Nicey (Bourgogne).

«Alexia Chevrollier est une historienne de l'insignifiant, du déjà oublié, du geste en voie d'extinction. Son travail exalte de petits procédés dérisoires, il révèle les transformations subalternes de la matière à nos yeux. Si seul compte dans son œuvre l'effet du geste sur la matière, jamais pourtant la main de l'artiste n'apparaît face à nous. À la représentation classique où seule une figure de pouvoir total pouvait se manifester, Alexia Chevrollier substitue l'universalité de celui qui regarde, de celle dont le geste créateur est à peine identifié, s'adressant à ceux qui restaient cruellement absents des œuvres des anciens. Elle signe toutes les genèses de ses projets, mais ne craint pas d'en confier la maîtrise d'œuvre à d'autres agents. Il y a la rencontre de deux matières – mélange imprévisible pour un discours nouveau – il y a le temps – vieil ami qu'elle aime inviter quand elle expose – il y a la machine – cet automate qui défie celui qui l'a pourtant créé – et, bien sûr, il y a l'artisan.»

Emmanuel Jouai. 2017

Alexia Chevrollier obtient son DNSEP en 2012 à l'École Nationale Supérieure d'Art de Dijon. Elle décide de continuer ses recherches théoriques à l'université de Paris VIII Saint-Denis en philosophie puis à l'université Paris Sorbonne où elle mène actuellement un master II en recherche esthétique. Alexia s'investit, depuis, dans plusieurs projets artistiques. Elle est co-fondatrice de LAPSE collectif et expose régulièrement. Elle est en ce moment artiste-résidente à la Halle Papin à Pantin.

Entropie, 2017, sculpture en verre suspendue, 100x40x35,
www.alexiachevrollier.com - alexia.chevrollier@gmail.com



Clara Citron

Née en 1989. Vit et travaille à Paris.

Un monde raturé, imparfait, peuplé de personnages candides, vulgaires, sales et innocents. Cet univers ambivalent est celui de Clara Citron. Dessins éruptifs, mots crus pour une chair tendre. Son travail ne prétend pas sublimer la relation de l'intime, ni ouvrir la voie d'un Eros canonique. Il s'ouvre plutôt sur l'instinct. Des mots qu'on n'ose pas ou plus, refoulés, des non-dits ou simples faits de la vie indicibles et que la jeune artiste regarde d'un œil ingénu.

Au travers de sa pratique, Clara Citron s'intéresse à la face cachée de l'iceberg. Des mots à la polysémie criarde, des gribouillages hautement symboliques ; le travail de l'artiste tend d'une part à reconstituer le chemin vers cet ineffable inconnu, ce qui en nous se cache, tapi dans l'ombre de la bien-pensance, pour d'autre part mieux le déconstruire. Il s'agit alors de donner forme à ce qu'on ne comprend pas pour en envisager les paradoxes ironiques sous-jacents.

Clement Gagliano

Oui je crois en Dieu, certes il n'en sait rien, 2016, fenêtre composée de deux gravures sur plexiglass (recto/verso), 70x100,
www.claracitron.com - cla.citron@gmail.com



© Atelier Find Art

Christine Coste

Née en 1965. Vit et travaille à Montreuil.

Autour d'une problématique englobante du corps, Christine Coste travaille l'imbrication de trois champs plastiques spécifiques : la céramique, le dessin et la performance.

L'artiste explore souvent les notions de fragment et d'hybridation, comme dans la série de sculptures céramiques corpusgraphie, où l'humain fusionne avec l'animal, les corps se parent de surfaces pileuses ou d'éléments vestimentaires. Souvent les visages se cachent ou s'oblitérent, comme pour mieux traduire la nature de ces créatures mues par la métamorphose, la rencontre, la recherche d'identité, l'émancipation.

Le corps sous emprise, la forme qui mute, la circulation intérieur/extérieur : ces enjeux se perçoivent également dans la série de grands formats dessinés utérin. Nés d'une trame composée de mailles graphiques répétitives, les corps vibrent telles des cellules vivantes. Les couches se superposent, interagissent et créent ainsi un phénomène spectral et sensuel.

«Alors il sera question du désir, qui circule librement, tous genres confondus.

Alors il sera question de choses humides et fluides dans un face-à-face sans visage, dans un temps sourd.

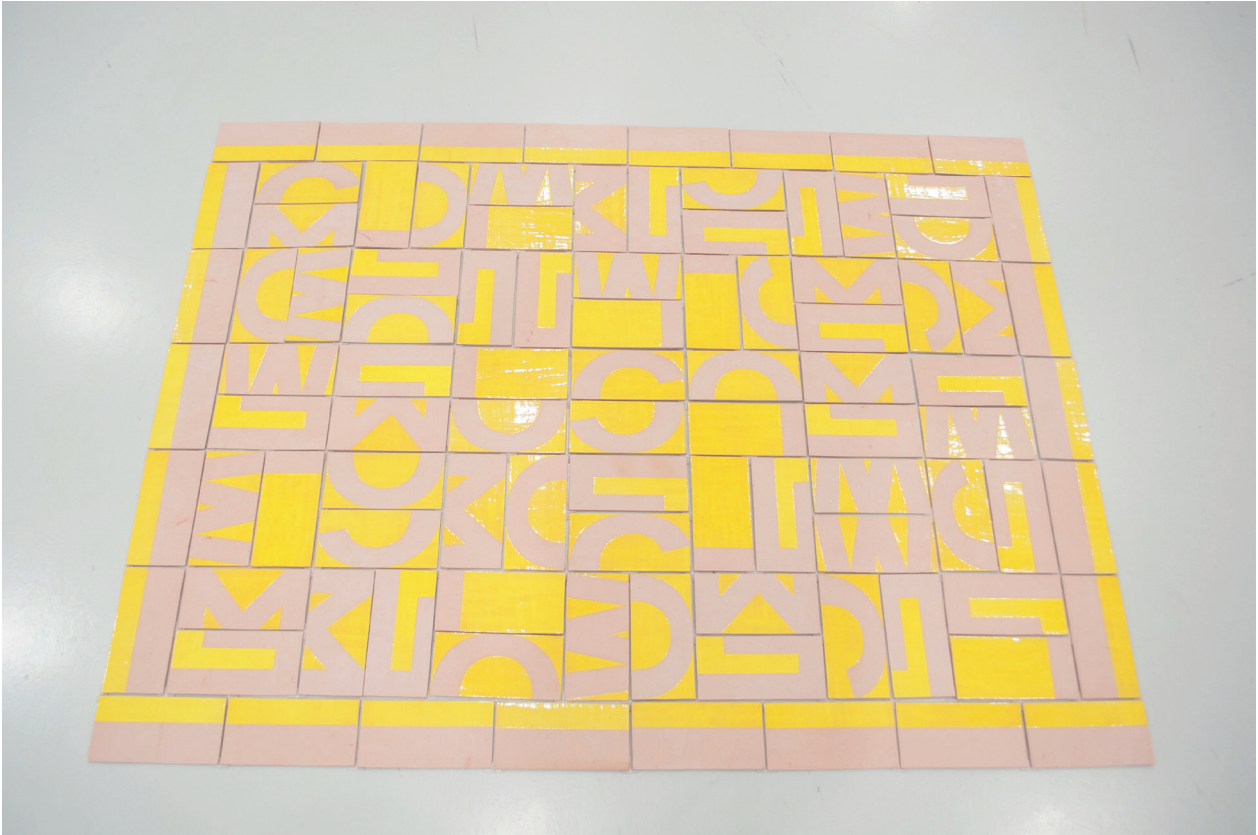
Alors il sera question d'ectoplasme au tempérament de feu, de méduse au tempérament de pluie...»

Dans ses performances m'inscrire, making narratives, recto/verso, proxémie l'artiste rejoue les forces en jeu dans sa pratique graphique.

Tirées de sa mémoire corporelle, elle incarne des histoires. Dans cet univers à la fois offensif et doux, les repères figuratifs tendent à s'estomper. Le fond et la forme ne font plus qu'un. Les corps — ceux que Christine Coste dessine, mais aussi le sien — circulent librement dans un espace qui tend vers le paysage immersif et intime.

Utérin n°1, 2014, Encre, 120x200,

www.christinecoste.fr - christine@christinecoste.fr



© Cyganek et Poulain

Cyganek et Poulain

Nés en 1987 et 1986. Vivent et travaillent à Paris.

OPJ Cyganek et Julie Poulain travaillent ensemble depuis 2011.

Au travers des formes de la performance et du volume, ils mettent en tension les règles, explicites ou implicites, qui régissent les individus et les espaces. C'est sur ces différents aspects et arrangements qui composent selon eux « l'être-ensemble » que se concentre leur démarche en duo. Situées entre l'invitation et le piège, leurs pièces impliquent souvent le public et interrogent ainsi le rapport à l'autre.

Pour la biennale du CRAC 2018 à Champigny-sur-Marne, Olivier et Julie proposent l'œuvre *Terre d'accueil* produite en 2016 lors d'une résidence à l'école d'art de Calais. En prenant place dans un cours de céramique pour adultes, ils ont réalisé ce carrelage émaillé au motif d'inspiration typographique. Ici et dans ce contexte, c'est le statut du sol qui les intéresse et qu'ils questionnent. Reprenant la forme d'un seuil, ils proposent une installation qui appelle au déchiffrement d'un mot.

Terre d'accueil, 2016, Céramique, installation de 96 carreaux de terre cuite émaillée, 155x115,

www.cyganeketpoulain.com - contact@cyganeketpoulain.com



Eléonore Deshayes

Née en 1992. Vit et travaille à Lille.

Eléonore Deshayes est diplômée de la Haute Ecole des Arts du Rhin. En 2017, elle est lauréate du Prix Canson Artschool Awards. Elle a exposé à l'Universität der Kunst de Berlin, à la Galerie du côté à Biarritz et plus récemment aux Passerelles de Pontault-Combault lors du salon Parcours d'artistes.

Lors de ses voyages, Eléonore Deshayes recherche la plasticité ambiante.

La manipulation numérique de photographies lui permet de recomposer un territoire mental à partir duquel elle développe un langage plastique dominé par le dessin et la couleur.

Elle synthétise le réel et crée son propre espace, un monde où le motif est totalement pressenti, et porté par des fragments de paysages. Il s'agit d'une somme d'instantanés saisis dans un univers morcelé et ouvert se déployant par couches successives, par strates et pouvant s'étendre à l'infini. Dans cette « poésie flottante », l'imaginaire permet de retrouver l'impact d'une vision primitive, d'accueillir les stigmates d'une expérience visuelle passée.

Greenhouse, 2017, Huile sur toile, (90x116) x2,
<https://eleonoredeshayes.com> - eleonoredeshayes.art@gmail.com



© Julie Deutsch

Julie Deutsch

Née en 1991. Vit et travaille entre Bruxelles et Strasbourg.

Julie Deutsch est diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure d'Art et de Design de Nancy (2016). Son travail examine des notions de frontières et d'enclaves : visibles et invisibles, officielles ou officieuses. Julie ancre son travail dans différentes régions notamment en Palestine, Tunisie, Belgique, France, ou encore au Maroc.

Le rendez-vous, 2018, Photographie, 122x183,
www.juliedeutsch.net - deutsch.ju@gmail.com



Gaëlle Doret

Née en 1991. Vit et travaille à Paris.

Sa démarche artistique porte sur les notions de mémoire et d'interprétation. Avec sa série les petites histoires de l'Histoire de l'art, elle présente des pièces uniques réalisées à la main en céramique (porcelaine, grès et faïence) qui sont des copies de sculptures célèbres de l'Histoire de l'art occidental. Ces miniatures mises en scène permettent au spectateur de porter un autre regard, d'imaginer de petites histoires qui jouent avec les représentations de l'art et les échelles de valeur. Ces chefs d'œuvres de la sculpture sont ainsi désacralisés avec humour et dérision.

Série Les petites histoires de l'Histoire de l'art - Rodin-Duchamp / le match, 2017, Céramique, 10x10,
www.gaelledoret.com - gaelle.doret@gmail.com



Léa Dumayet

Née en 1990. Vit à Paris et travaille à Montreuil.

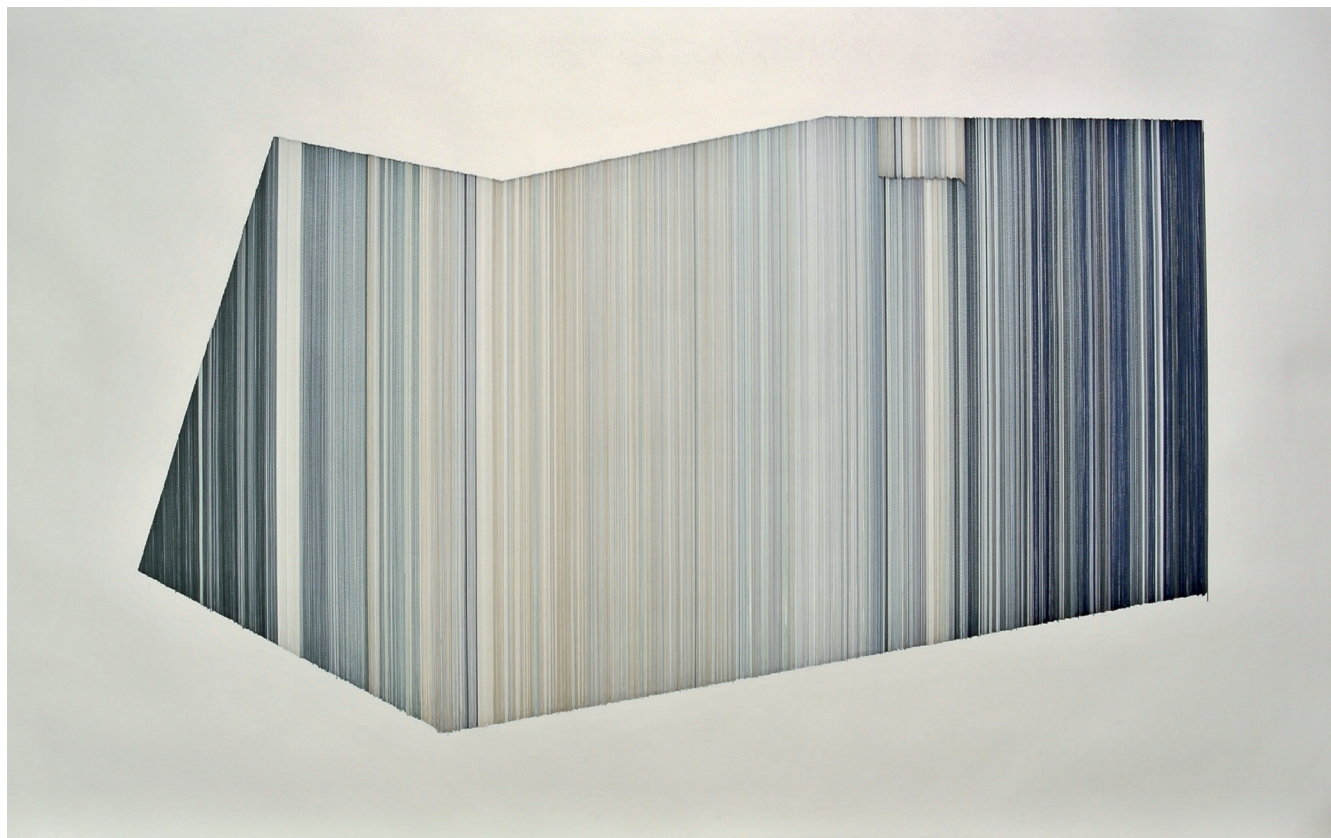
Léa Dumayet est diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2014 (Félicitations du jury). Un an plus tôt, elle réalise un échange à l'Ecole d'Arts Visuels de Parque Lage à Rio de Janeiro. Son travail a ensuite fait l'objet de nombreuses expositions, éphémères ou longuement installées, de Paris à Égine (2014 « Moment Grec » Musée d'Égine, Grèce) en passant par le Lot-et-Garonne (2016 « Résidence Pollen » à Monflanquin), dans des appartements, des musées (2017 « Paysage pas si sage » Biennale d'Issy au Musée de La Carte à Jouer ; 2016 « Biennale de la sculpture » à la Propriété Caillebotte à Yerres) et des galeries (2017 « La Petite Collection » à la Galerie Bertrand Grimont ; 2016 « Art is hope » Galerie Perrotin ; 2015 « Hand in glove » à la Galerie Virginie Louvet). Selon le temps et les espaces, Léa Dumayet est un caméléon voyageur.

Sa pratique est essentiellement sculpturale et procède d'abord d'une recherche instinctive et empirique sur les caractéristiques des matériaux, particulièrement du métal, qu'elle travaille et dont elle étudie les potentialités et les points de rupture.

Le travail de Léa Dumayet oscille constamment entre des notions contradictoires : légèreté et pesanteur, équilibre et déséquilibre, réalité et rêve, attraction et danger... Au spectateur – acteur à en découvrir le sens caché.

Gré, 2016, Métal, 150x100x200,

www.leadumayet.com - lea.dumayet@live.fr



Emilie Duserre

Née en 1986. Vit et travaille à Paris.

[...] Dans cette pratique, la question de la procédure prend donc logiquement le pas sur celle de la virtuosité - l'enjeu ne relevant pas tant de ce que l'opération de la main peut produire que de ce procès par lequel le concept s'informe. Chacune des séries d'Emilie Duserre dépend d'un protocole disons d'une partition, pour signifier l'importance qu'elle accorde à trouver matière à variation en dépit de ce préalable qu'elle s'impose. *Les Tracés* notamment, montrent cette mobilité. Il s'agit toujours d'une forme géométrique - mais rien de mathématiquement identifiable, pour éluder toute référence à l'expérience quotidienne de la vision. Une forme rectiligne donc, flottant au centre de la page blanche, qu'elle vient patiemment remplir de lignes verticales parallèles, accolées, d'une épaisseur égale, toujours dessinées de haut en bas, au feutre. [...]

Lors de la réalisation, l'idéalité a cédé à l'effectivité. Et ce trait répété - la simple ligne, limite du moyen plastique - retrouve de l'expressivité en venant outrepasser le cadre, l'excès démontrant un irréductible potentiel de digression. [...]

*Extrait texte de Marion Delage-Luget,
pour le catalogue Art Collector, 2016*

Tracé, 2016, Feutre à alcool sur papier, 126x200,
www.emilieduserre.com - e.duserre@gmail.com



Anaïs Gauthier

Née en 1991. Vit et travaille à Villiers-sur-Marne.

La question du mouvement a initié mon travail et s'articule autour des notions d'écrasement ou d'affaissement, comme le poids des choses laissant éventuellement des traces ou la sensation d'être dominé et celle du mouvement circulaire répétitif, stagnant ou irrégulier. Ces mouvements sont aussi bien réels à l'aide de moteur, d'une mécanique rudimentaire manuelle, qu'imaginaire. L'indéterminé et l'ambiguïté sont abordés avec différents matériaux que j'assemble. Que ce soit la mollesse de la terre ou des détails ornementaux extraits de certaines architectures, le corps s'incarne dans la frontalité, la présence et les dimensions de mes sculptures.

J'occupe l'espace par des structures, telles des lignes dans l'espace, non recouvertes, et qui prennent de la place notamment par du vide. Les structures immobiles soutiennent et empêchent la chute des éléments fragiles autant dans leur mise en espace que dans leurs pores. Mes pièces sont souvent pensées comme des incipits, suspendues dans le temps et autonomes dans l'espace, laissant alors une grande place à l'imagination du spectateur quant à ce qu'il s'est passé et va se passer. Souvent autonomes, mes sculptures tendent à se développer dans l'espace en réseaux, tissé de liens pour créer une circulation visuelle chez le spectateur. Je souhaite faire des parallèles entre l'action, les formes convoquées par mes sculptures et nos comportements ou notre psyché. Les analogies et les symboles me permettent de créer des images qui sont narratives. L'inutilité, l'élévation, les rapports de force et l'enfance, sont sous-jacents et déclinés autant dans leurs matérialités que dans leurs formes.

Escarpolette, 2016, Métal, pneu de brouette, corde en chanvre et grès émaillé, 180x90x200,

<https://anaisgauthier.wordpress.com/> - gauthieranais@hotmail.fr



Ninon Hivert

Née en 1995. Vit et travaille à Paris.

Mon travail plastique utilise comme point de départ les thématiques liées à la peinture, en questionnant la représentation et l'interprétation du réel et de l'image.

La texture peinture apparaît comme une condition pour la mise en place de l'espace comme un acte de composition et de délimitation de celui-ci en un « espace peinture ».

Le motif apparaît comme un rapport à la peinture figurative, il permet une narration.

Le quotidien est partiellement repris avec les médiums de l'art comme par exemple l'utilisation de châssis, toiles peintes pour créer de nouveaux espaces.

Une forme de simulacre est présente dans mon travail, cependant il s'agit davantage d'une exagération du familier, par l'aide des motifs, de la texture.

J'utilise les matériaux (ou leur évocation, bois/pierre...). Ils représentent en quelque sorte les premiers matériaux de construction et ont été dévalorisés (ex : formica) pour passer dans la culture populaire, comme imitation de matériaux nobles.

L'imitation semble intéressante, dans la mesure où elle n'utilise pas les matériaux réels, elle se base donc davantage sur un motif ou une texture, exagérée, la texture est plus bois que le bois lui-même : il doit être simple et reconnaissable.

L'idée du camouflage est également présente, comme une superposition de couches, éléments plus ou moins semblables et qui nous éloigne de l'espace, on n'ose pas y entrer car on représenterait alors le seul élément différent dans l'espace.

C'est la forme, ou le motif, et non forcément la matière, qui suggère et rappelle à la mémoire un objet existant, on peut presque parler de simulation de texture.

5m², Décembre 2016, Peinture murale acrylique, table et chaise en toile tendue sur châssis, sol acrylique sur toile, dimensions variables,
ninonhivert.art@gmail.com



© KANG KUN

Kun Kang

Né en 1988. Vit et travaille à Paris.

Kun Kang est diplômé de l'Ecole nationale supérieure d'art de Paris-Cergy en 2017. Il avait auparavant obtenu le DNAP à l'Ecole européenne supérieure d'arts de Bretagne. Depuis quatre ans, la liste des expositions auxquelles il a participé, seul ou en groupe, est conséquente. En 2015, Kun Kang a reçu le Grand prix de sculpture de l'Asia contemporary young artist award à Seoul, le Prix Dauphine pour l'art contemporain (Prix du public et Coup de cœur du Châssis). Il a été sélectionné pour le Prix Artagon II, Paris 2016 et Miniartextil, Côme, Italie 2017.

Mon travail représente les confusions d'identité que je ressens quant à la société et qui sont engendrées par les différentes relations nous liant les uns aux autres ; il exprime aussi la perception que nous avons de notre environnement. Par la sculpture et le dessin, j'exprime l'histoire personnelle de ma relation avec autrui et la société ; je raconte les différentes réactions entre l'intime et le social. Cela me permet de poursuivre mes recherches sur les causes de cette perturbation.

Les œuvres présentées font partie d'une série de masques sur lesquels j'ai superposé un réseau de fils maintenus par des aiguilles. Ces masques me représentent. Les aiguilles expriment les souffrances que les relations peuvent parfois engendrer, mais qui tiennent à la manière de racines, l'arborescence des relations sociales, faisant apparaître un nouveau visage par le croisement des fils. Ce travail exprime la reconstruction de mon identité à travers les réseaux sociaux et l'image superficielle que l'autre peut avoir d'une personnalité méconnue.

Persona, 2017, Résine, tige en métal, aiguilles, fils et perles en cristal, 57x39x36,

www.kangkun.net - contact.kangkun@gmail.com



Ludivine Large-Bessette

Née en 1987. Vit et travaille entre Roubaix et Paris.

Dans le travail protéiforme de Ludivine Large-Bessette utilisant photographie et vidéo, l'image du corps devient un miroir capable de désarçonner, de questionner et d'émouvoir le spectateur. Que ce soit en jouant des codes cinématographiques, en se focalisant sur les sensations physiques, ou en créant des scènes surréalistes, il s'agit toujours, par différents biais, d'interroger et de prendre à partie le spectateur sur la place du corps dans nos jeux sociaux et sur son rôle dans notre environnement contemporain.

Drop Out Bodies, 2017, Vidéo 2K, 17'17",

www.ludivinelargebessette.com - largebessette.ludivine@gmail.com



Haeji Lim

Née en 1988. Vit et travaille à Paris.

Née en Corée du Sud, Haeji LIM est diplômée de l'École nationale supérieure d'art de Paris en 2017. Elle avait auparavant suivi des études artistiques à l'université de Gachon dans son pays. Cette formation double et le déracinement consécutif à son installation en France se devinent à travers ses peintures, dessins et installations : vifs, inquiets et sereins à la fois, ils dressent avec grâce en chuchotant l'inventaire d'un quotidien halluciné.

La société d'aujourd'hui évolue rapidement, entraînant plus fréquemment des problèmes. Et ils nous inspirent de l'inquiétude. Cela s'applique en particulier aux relations avec autrui. Les anxiétés liées aux rapports humains sont très diverses, banalisées et ressenties dans la société contemporaine. Je pense que ce type de dérive est loin de constituer un phénomène marginal dans les sociétés modernes. Je me sens de plus en plus faible dans ma relation avec autrui. À travers mes travaux, je représente visuellement la limitation, la distance et la fermeture entre l'espace sociétal et moi et le monde sous forme de rideaux, de barrières, de portes, de fenêtres ou encore de concepts tels que l'illusion. Je pense que l'anxiété apparaît dans toutes sortes de relations. Pour moi, ces relations confuses entraînent naturellement un sentiment de solitude.

Un jour, 2017, Huile sur toile, 140x210,
www.haejilim.com - contact.haejilim@gmail.com



Lucie Linder

Née en 1988. Vit et travaille à Paris.

Lucie Linder est diplômée de l'Ecole Supérieure d'Art de Lorraine. Après avoir enchaîné plusieurs résidences à la villa Belleville, à La Mue en Normandie, puis à la Gare expérimentale, elle vit et travaille désormais à Paris.

C'est autour de l'apparition et de la présence que ses œuvres (sculptures, photographies, vidéos) interrogent les limites entre réalité et imaginaire. Son rapport à la nature sous forme de dentelle végétale met en avant le caractère vulnérable de la vie. Ses porcelaines froides aux aspects figuratif et animal confinent avec l'abstraction. Elles oscillent entre les espaces du plein et du vide. L'artificiel en devient la prolongation de la nature.

Octopus, 2016, Porcelaine froide, 50x30x13,

<http://lucielinder.com/> - lucie.linder@gmail.com



© ADAGP-2018

Randa Maroufi

Née en 1987. Vit et travaille à Clichy.

Diplômée de l'Institut National des Beaux-Arts de Tétouan (Maroc), de l'École Supérieure des Beaux-Arts d'Angers (France) ainsi que du Fresnoy - Studio National des Arts Contemporains (France). Elle est membre artiste à l'Académie de France à Madrid la Casa de Velázquez.

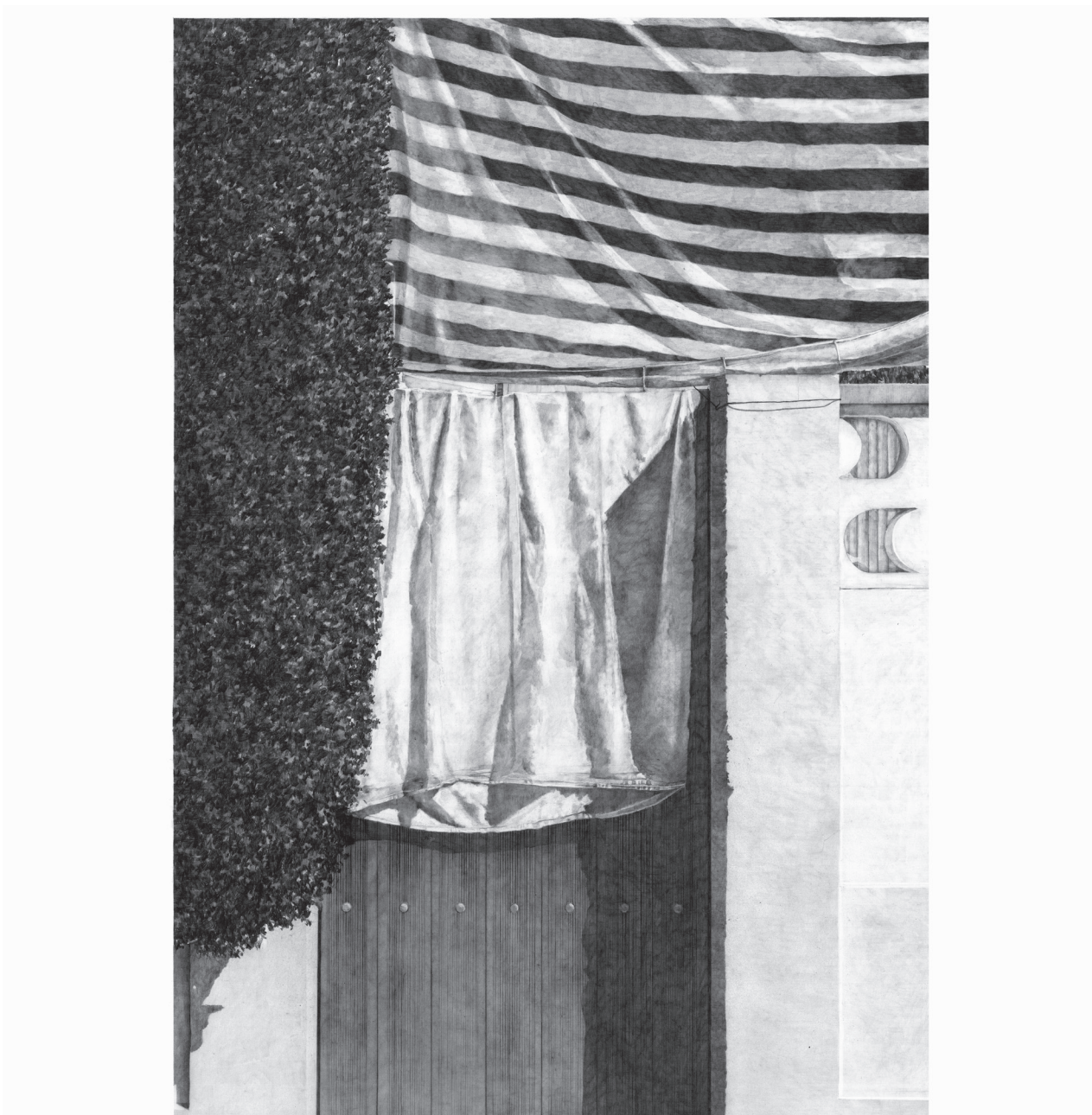
Randa Maroufi est de cette génération advenue avec le règne des images. Elle les collectionne avec autant d'avidité que de méfiance, se pose sans cesse la question de leur véracité. Sa recherche se situe entre le reportage, le cinéma et l'étude sociologique qu'elle poursuit en réalisant des fictions ambiguës qu'elle met au service du réel, et le champ de ses expérimentations s'étend de l'occupation de l'espace public à la question du genre, dont elle relève les mécanismes de construction.

Son travail qui se traduit essentiellement à travers la photographie, la vidéo, la performance et le son, a été présenté lors d'événements d'art contemporain et de cinéma majeurs tels que : La Biennale de Marrakech (2014), Les Rencontres photographiques de Bamako (2015), Le Museum of Modern Art à New York (2016), Le Dubai Photo Exhibition (2016), Le festival International du film de Clermont-Ferrand (2016), etc.

Son film *Le Park* a reçu plus d'une vingtaine de prix tel que : le prix ADAGP Art numérique – Art vidéo 2015, Videonale Award of the Fluentum Collection 2017, le prix du jury au Festival International du film de Rotterdam en 2016, etc.

Stand-by office, 2017, video 16/9,

www.randamaroufi.com - contact@randamaroufi.com



Martinet et Texereau

Nées en 1987 et 1986. Vivent et travaillent à Paris.

Nous sommes un collectif de deux artistes et nous travaillons ensemble depuis 2008.

Notre pratique s'oriente essentiellement vers le dessin. Nous ne cherchons pas à confronter ni à faire dialoguer nos deux écritures : nous voulons en créer une nouvelle qui nous soit commune.

Au-delà du fait de mettre en commun des idées et des envies, travailler à deux est pour nous un moyen de sortir l'acte de dessiner de son côté solitaire, de désacraliser le lien entre le dessin et son dessinateur. Ensemble nos dessins créent un répertoire jamais complet d'objets, de lieux, d'architectures qui nous laissent la possibilité d'être enrichis. La série et la répétition sont des aspects importants de notre travail. Nous partons souvent d'un détail, d'un élément isolé, anecdotique que nous essayons de replacer dans son contexte d'origine, dont nous tentons de comprendre le sens, et que nous nous efforçons de relier à d'autres. Il devient alors le point de départ d'une recherche, un prétexte à l'élargissement du sujet.

Chaque dessin permet de porter un regard différent sur ces éléments. Il les valorise, les distingue. Notre travail est une sauvegarde, une tentative de distanciation vis-à-vis d'objets insignifiants mais qui n'en sont pas moins marquants et demeurent à l'état de souvenirs plus ou moins prégnants. Avec des moyens simples, nous voulons amener le spectateur à porter un regard neuf sur les simples choses de la vie, celles qui par habitude ne sont plus regardées et sont souvent mal considérées.

Jardin 2, 2017, Mine graphite sur papier, 100x70,

www.martinet-texereau.com - martinet.texereau@gmail.com



Alice Mauchamp

Née en 1979. Vit et travaille à Paris.

La couleur tient une place prépondérante dans mon œuvre.
La palette saturée est vive, parfois fluorescente, elle exulte.

La surface de la toile s'apparente ici à un espace d'expérimentation : je privilégie les gestes crus, et recherche l'accident, le lâcher-prise. Envisagée des quatre côtés du tableau, la composition semble s'auto-générer : acrylique, pigments et médium sont liés puis « déliés » par l'adjonction de beaucoup d'eau, qui déborde les surfaces, liquéfie les contours, jusqu'à dissolution des formes.

Dégagée de toute fonction signalétique, la couleur permet l'épanouissement d'une peinture ritualisée, primitive, rappelant çà et là des maquillages traditionnels de tribus, des berlingots sucrés, des surfaces lunaires, des comètes ou des flaques.

Crack, 2011, Acrylique sur toile, 145x114,
www.alicemauchamp.com



© MyMonkey

France Parsus

Née en 1980. Vit et travaille à Nantes.

Dans la série *stille Schatten*, des ombres sont données à voir, mais les objets qui les dessinent ne sont pas représentés. Les ombres semblent être des formes indéfinies, certaines reconnaissables, d'autres presque ou complètement abstraites à la limite du visible.

Les toiles ne s'imposent pas - petits formats, palette de couleurs réduite, lumière indistincte - elles cherchent plutôt un rapport d'intimité lente avec le regardeur. L'image se révèle peu à peu, trace d'une présence fugace.

Des signes narratifs semblent ici ou là émerger, et s'effacer dans le même temps, jouant ainsi avec la contradiction entre la promesse que semble vouloir tenir une toile peinte et l'écran qu'elle est dans le même temps (couleurs sur une surface).

Cette série renvoie à un entre-deux, une représentation de l'incomplétude.

Elle témoigne à la fois du processus psychique qui la sous-tend (intérêt pour le phénomène d'apparition, entre réminiscence et oubli) et du processus de peinture lui-même (opacité apparente d'une surface au travers de laquelle avec le temps du regard vont émerger différentes strates, les différentes couches d'huile qui la constituent).

Stille Schatten, 2013, Huile sur bois, dimensions variables,

www.franceparsus.com - fparsus@yahoo.fr



© Claire Paugam

Claire Paugam

Née en 1991. Vit et travaille entre Paris et Reykjavik (Islande).

Claire Paugam est une artiste pluridisciplinaire vivant entre la France et l'Islande. Récemment diplômée de l'Académie des Arts d'Islande, Claire a participé en 2016 à la 5th International Biennale for Young Art, Deep Inside (Moscou). Par la suite, l'artiste s'est rendue à la Réunion où elle a été professeure assistante à l'école des Beaux-Arts pour un semestre. À l'occasion du festival islandais de la photographie 2018, l'artiste présente plusieurs œuvres au musée d'art contemporain Gerðarsafn (Islande).

Claire Paugam utilise son intuition comme outil d'investigation et l'analogie visuelle comme processus créatif. Elle n'a de cesse de provoquer des rencontres forcées, poétiques, mouvantes entre des textures, des objets naturels radicalement différents. C'est en transgressant les différences qu'elle met en évidence des cohérences visuelles.

Une transformation mutuelle s'opère alors entre l'organique et le minéral, le vivant et l'inanimé ; au cœur de cette instabilité, de nouveaux corps apparaissent.

L'œuvre *Attempting the Embrace n°24* est une vidéo dans laquelle l'artiste jette des fragments de corps humains en céramique dans un champ de lave en Islande. Les objets se cassent les uns après les autres et révèlent leur intériorité, noire comme la lave environnante. Brisés, devenus informes, ils font partie désormais du paysage.

Le corps humain est recontextualisé au sein d'un paysage presque exclusivement minéral, portant les traces d'une explosion volcanique créatrice de forme par un choc violent entre différents éléments naturels. Une transformation par la destruction.

Attempting the Embrace n°24 présente un rapport d'affection et d'action d'un corps plongé dans l'univers.

Attempting the Embrace n°24, 2015, vidéo 2m58s,
www.clairepaugam.com - clapaugam@hotmail.fr



Lucie Planty

Née en 1990. Vit et travaille à Paris.

Pour Lucie Planty, l'art se raconte à travers une fiction, un système narratif. La jeune artiste se glisse dans les plis du temps pour faire ressurgir des lieux disparus, des artistes oubliés, des œuvres manquantes. Ses productions visent à nous interroger sur la question essentielle de la disparition. Il en est ainsi de la série des peintures *Collection Particulière* qui vise à recréer des tableaux disparus, volés durant la Seconde Guerre mondiale, et dont seuls subsistent quelques traces documentaires, descriptifs lacunaires, photographies en noir et blanc. Ces formes de réinterprétations, jouées à partir d'une partition partielle et passée, tirent l'art de l'espace du côté de l'art du temps, et font entendre l'écriture d'une histoire de l'art en cours. À l'image de Feu Pâle de Vladimir Nabokov qui s'ouvre sur un mensonge : celui du manuscrit trouvé d'un poète disparu, Lucie Planty crée des mirages narratifs, et se fait auteure d'une histoire de l'art-fiction.

Léa Djurado, 2017

Collection Particulière, peintures, formats variables, 2016—.
(Robert Hermann Sterl (1867-1932), *Portrait de Guido Mengel*, 1929,
format inconnu, peinture à l'huile sur toile, date et lieu, de la disparition :
1945 ; copie Van Der Linden, Lucie Planty, 2016),
www.lucieplanty.com



Anaïs Prouzet

Née en 1992.

Avec un dessin exclusivement au crayon, minutieux et détaillé, Anaïs Prouzet explore les relations de domination entre les enfants, et plus spécialement celles des petites filles. Tyrannie, oppression, jeux d'influence et lutte pour le pouvoir sont représentés dans des scènes fourmillantes. Inspirée par le titre de l'exposition « Ne pas jouer avec des choses mortes », organisée par la Villa Arson en 2008, Anaïs questionne l'attrait des enfants pour l'interdit autour des jeux cruels voire macabres. Dans cet univers, l'animé et l'inanimé s'inversent. Tandis qu'il imagine donner vie à une peluche, l'enfant désincarne des choses vivantes qu'il utilise comme jouets. Saturé d'informations, le dessin ressemble à un jeu d'énigme ou à une partie de cache-cache où l'on recherche des éléments dissimulés, des détails qui font vivre la scène comme une pièce de théâtre. Les spectateurs sont obligés de s'approcher, d'entrer dans un rapport intime avec le dessin, de participer au spectacle. Anaïs utilise des proportions corporelles étonnantes pour évoquer le développement de l'enfant, la manière dont il évolue. Avec la formule enfantine « et si on disait que », l'enfant recopie des gestes et incarne des personnages, des situations qui ne sont pas de son âge.

Anaïs illustre littéralement ce comportement par la déformation de la tête, des bras et des jambes. Elle travaille sur une représentation du corps de l'enfant, photographié aujourd'hui dans des situations de guerre ou d'exil et à la fois surprotégé dans notre société. La jeune artiste dresse un constat personnel sur la cruauté des enfants dans les cours d'école et sur le pouvoir des rapports humains.

Je ne sais pas, on jouait juste à la guerre, 2017, crayon sur papier, 110x150,
www.anaisprouzet.com - anaisprouzet@gmail.com



© Tim Grenard

Sophie Pugnet

Née en 1989. Vit et travaille à Paris.

Sophie Pugnet est diplômée de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Marseille, de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris.

Le travail de l'artiste existe sous différentes formes tant que celui-ci respecte une matériothèque précise: le verre, le métal, la lumière et l'huile.

Elle nous amène par ses installations à redécouvrir le silence, l'instant de transition, le passage. Ce moment où tout se fige avant de basculer, où notre souffle se contient. Le spectateur se trouve hors du temps, comme en apesanteur.

Elle aborde dans son travail ce laps, l'accompagne de poésie, de justesse et l'effleure avec délicatesse. Le spectateur est face au « Temps », un instant intérieur. Il l'observe, son regard est en suspend à l'affût d'un basculement.

Bérengère de Thonel d'Orgeix - Collectionneuse / muséologue

Perles de mots, Installation, bulles en verre soufflé, pyrogravure,
www.sophiepugnet.com - sophie.pugnet@hotmail.fr



Raom & Loba

Nés en 1962 et 1972.

Vivent et travaillent à La Villeneuve au Châtelot (Aube).

Le projet *STEREØTOPIES*, combinaison de stereos solide et topos lieu, fait écho, par analogie sonore au stéréotype en tant que « lieu commun », et à l'utopie, c'est à dire la fiction en tant que projection, hypothèse. C'est une recherche formelle sur le paysage dans sa représentation comme objet de fiction et sur les formes de l'eau solide.

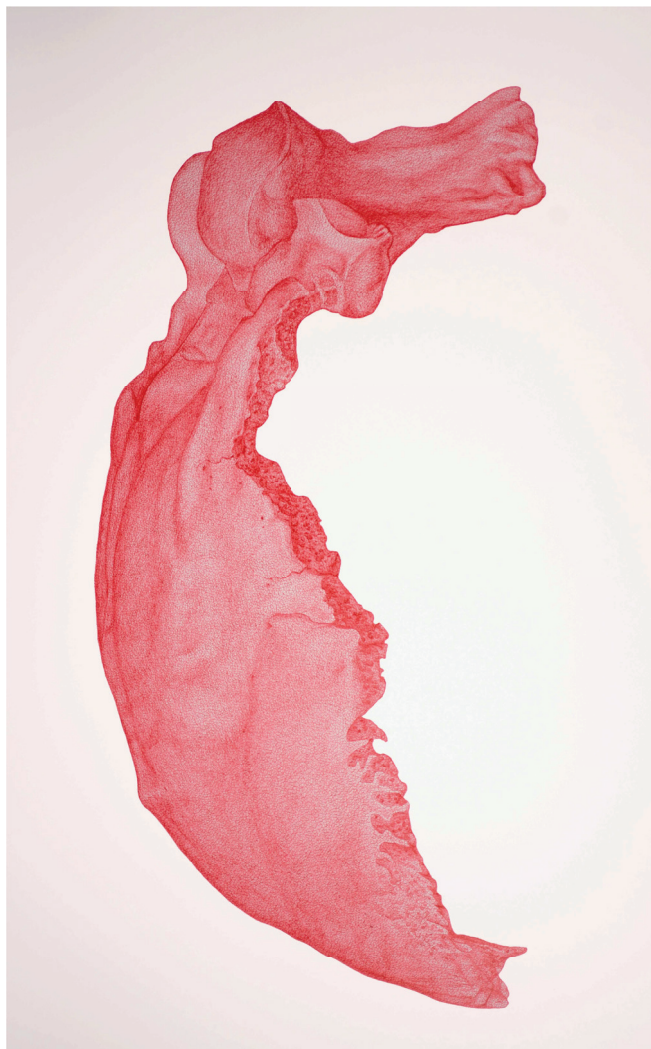
La perspective écologique renouvelle les références culturelles de notre société, nous poussant à comprendre l'interdépendance Homme / Nature. Ces montagnes flottantes faites d'eau pure à l'état solide, nous pouvons les déplacer, éventuellement les consommer ou les détruire mais jamais nous ne pourrions les créer, ni les conserver.

Se poser visuellement cette question : peut-on tout recréer de mémoire, avec des réminiscences ? Pourrait-on redessiner sans cesse, obstinément le visage du monde tel qu'on s'en souvient ?

Ce travail a une dimension poétique, politique et écologique au sens large celui d'une quête du sens de l'être au monde. Notre recherche semble se tenir entre l'Histoire et l'anticipation, en marge de la réalité. Elle consiste en fait à se dégager du quotidien par la fiction pour atteindre le cœur du sujet : En chacun de nous cohabitent tous les âges passés et futurs, du nourrisson au vieillard, de l'archaïque au civilisé. Notre intériorité n'a ni âge ni époque et le regard que nous portons sur nous-même et ce qui nous entoure est ce que nous cherchons à mettre en lumière, parfois par un jeu de miroirs et de reflets.

Un travail contemplatif et atemporel, en apparence donc, mais métaphoriquement et symboliquement au cœur d'une certaine actualité.

ICE 0125 – série STEREØTOPIES, 2017, Photographie - Techniques mixtes, tirage argentique contrecollé sur aluminium, 75x120, www.raometloba.com - raometloba@free.fr



Lou Roy

Née en 1990. Vit et travaille Saint-Brieuc (Côtes-d'Armor).

« Au travers du dessin, mais aussi de techniques textiles telles que la dentelle ou la tapisserie, Lou Roy évoque le corps et tente de le restituer de manière graphique, en développant une écriture organique. La fragilité, qui est au cœur de son travail, s'exprime tant au cœur de ses sujets qu'au travers des pratiques qu'elle met en œuvre, pratiques exigeant à la fois rigueur et minutie. »

Texte de Pierrick Blum, Festival jardins synthétiques, 2016

« Les dessins présentés, issus de la série *Fragments* évoquent quant à eux la mémoire immémoriale des corps. L'artiste présente, côte à côte, un fragment d'os animal issu de fouilles archéologiques et celui d'un être humain moderne. Pourtant, sommes-nous capables de les différencier ? S'il est de notoriété publique que l'Homme, dans sa réalité biologique n'est autre qu'un mammifère issu d'une longue évolution, sa nature sauvage tend à être oubliée. L'animal, considéré comme un bien de consommation dans notre société contemporaine est pourtant bien proche de nous. L'artiste, à travers ses fragments surdimensionnés, nous renvoie à cette analogie et tente de nous connecter à nos lointaines racines. De l'animal archaïque à nos corps contemporains, ce ne sont toujours que nos carcasses qui subsistent. »

*Texte de Lucie Camous,
Exposition au 59 Rivoli « Où se cachent les monstres ? », 2018*

Fragments, 2018, Stylo sur papier, 160x120,
louroy.tumblr.com - ryolou@gmail.com



Laura Sanchez Filomeno

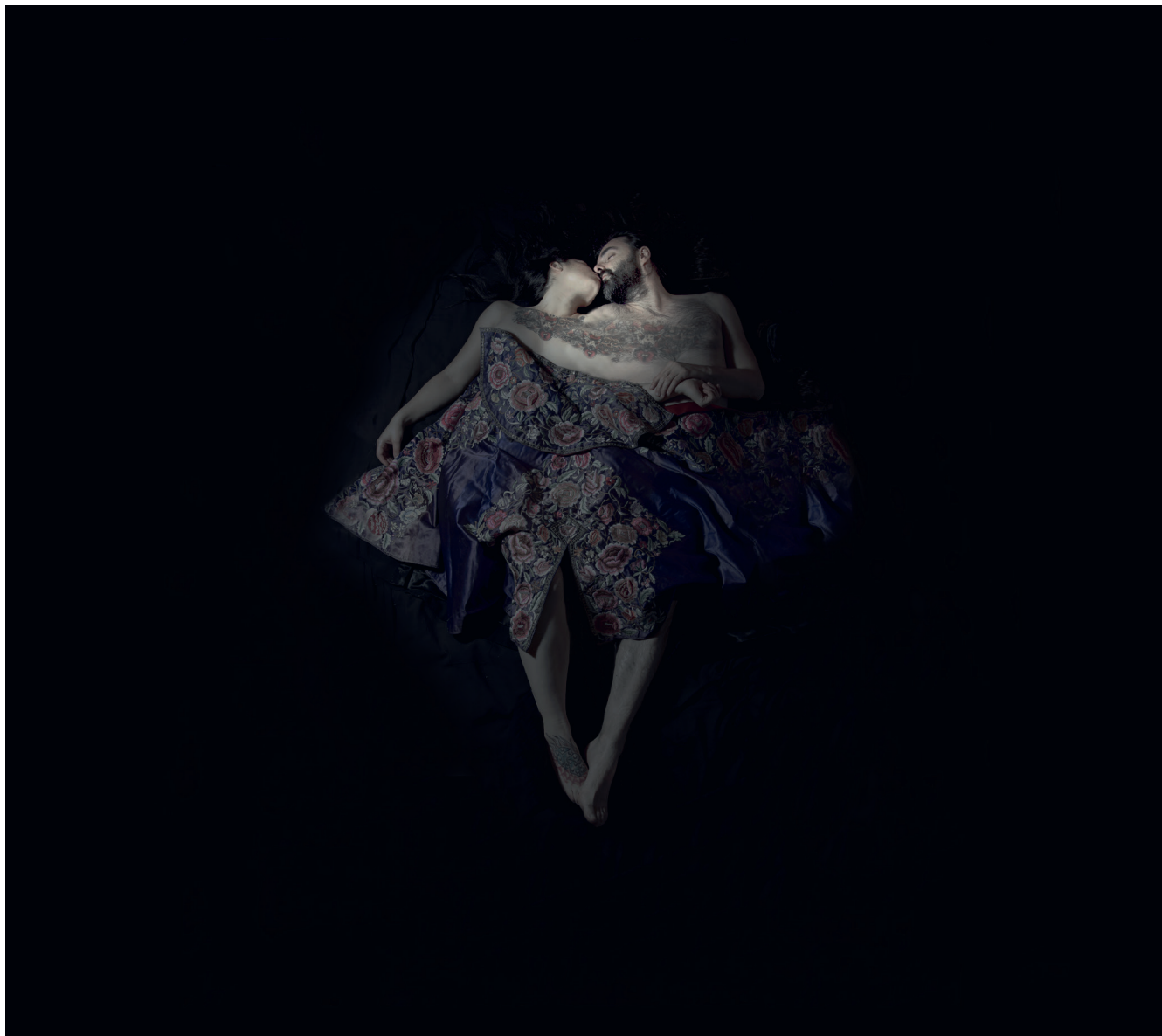
Née en 1975. Vit et travaille à Arcueil.

Mon travail procède d'une désacralisation de tout ce qui entoure les résidus. Il y a une multiplicité des lectures formelles et une multiplicité d'intérêts dans mon travail : matériaux utilisés, réappropriation des traditions ancestrales, rapport avec les sciences naturelles, etc.

Mes œuvres trouvent une source d'inspiration dans les encyclopédies anciennes et les livres scientifiques de biologie moléculaire. Ma recherche plastique se nourrit de tous les champs des sciences, tant de la biologie qui nous renvoie à l'être humain, à son ADN avec l'utilisation des cheveux, mais aussi de la botanique. Je m'intéresse également aux collections et aux principes de classification, tant dans les Cabinets de curiosités que dans les Musées d'histoire naturelle.

Dans mes œuvres on aperçoit l'esprit des « Cabinets de Curiosités », où je recherche une certaine continuité entre la nature et l'art, les naturalia et les artificialias. Mes objets hybrides faits avec des cheveux, des loupes et des éléments industriels en inox, sont influencés par l'esprit baroque et sa manière particulière de mettre l'accent sur l'illusion et la tromperie. Mon intention est de camoufler le cheveu dans la broderie et de créer des œuvres qui sont pourvues d'un nouveau sens, d'une nouvelle beauté. Mais la découverte de l'origine de ma matière première dévoile le côté caché de ma recherche artistique, celle de la mort, de la falsification et de la tromperie. Je m'interroge aussi sur l'hybridité dans mon œuvre, à la merveille et à la notion d'imperfection que l'on trouve dans les cabinets de curiosités.

Gorgonia ventalina de la série Artefacta, 2017/2018, Broderie en cheveux sur soie, objets en inox, loupes, dimensions variables,
<http://laurasanchezfilomeno.ultra-book.com> - laurasanchezfi@yahoo.com



© Wanda Skonieczny

Wanda Skonieczny

Née en 1973. Vit et travaille dans l'Yonne.

En 1997, elle est diplômée en maîtrise d'Arts Plastiques au Palais Universitaire de l'Université de Strasbourg. Elle a vécu et travaillé à Marseille. En 2009, elle installe son atelier en Bretagne grâce à l'aide de la DRAC. À l'issue de ses études, elle décide de poursuivre ses recherches sur la matière photographique. Elle développe alors une technique d'images imprimées sur tissus aux formats en lien avec les lieux et le public. Depuis elle poursuit ses recherches interrogeant les potentialités de ce support textile, observant au travers des motifs, de la transparence, des plis, des drapés, des coutures, les mutations progressives de ses modèles, de la naissance, à l'enfance, de l'adolescence, à l'adulte à la vieillesse.

En parallèle de son travail d'installation dans les galeries et lieux institutionnels, elle développe des projets d'interventions auprès de publics divers, dans les écoles, collèges, lycées, hôpitaux, centres sociaux et est chargée de cours dans les universités.

Ces dernières expositions à l'Hôtel des Arts de Toulon l'ont conduite à présenter son travail aux côtés de Sarah Moon, Lucien Hervé, Laurent Millet, Liliane Tomasko notamment.

Elle répond aujourd'hui à des commandes publiques et dispose de deux parutions aux éditions Filigranes.

Rose-Marie et Xavier, Impression sur tissu, 300x300,
<http://wanda-skonieczny.fr> - wanda.sko@orange.fr



Gabriel Vuattier

Née en 1982. Vit et travaille à Strasbourg.

« Je modèle par assemblages et par instinct. Je commence par un travail de collecte, d'histoires, de formes, de symboles. La pièce se construit, ensuite, avec le souvenir de l'enfant qui joue. Parfois, ce souvenir fait émerger d'autres récits. La mémoire et l'actualité entrent en dialogue. Les images s'associent. Je projette cet espace intérieur sur une réalité nouvelle pour que celui qui regarde puisse se créer sa propre narration. »

Nous n'irons plus au bois, c'est l'expression des joies retrouvées de l'enfance. L'empreinte d'animaux en plastique pour fabriquer des moules, le modelage spontané pour exprimer la vérité subversive qui se cache dans le geste.

Nous n'irons plus au bois. Ces mots résonnent comme une prémonition.

Un refrain pour une ronde qui célèbre ce qui est vivant. Le souvenir de l'instant tragique où, comme dans l'Arche de Noé ou Le Radeau de la Méduse, le vivant se met en mouvement ou meurt.

Nous n'irons plus au bois, 2017, Grès, porcelaine, 90x20,
www.gabrielvuattier.com



Antonio Zuluaga

Né en 1988. Vit et travaille à Paris.

Antonio Zuluaga questionne la notion de l'esthétique de la ruine et de quelle manière celle-ci peut faire écho dans notre modernité.

En usant de ces motifs (vestiges, fragments, ruines, monuments...) Antonio nous propose une réflexion qui va au-delà d'un discours unique sur ce qui nous est donné à voir.

Dans son travail règne une sensation de calme et de silence. Les photographies baignent dans une lumière particulière sans qu'aucune silhouette humaine ne vienne en perturber la perception.

Dans chacune des scènes qui constituent son œuvre, les images mettent le spectateur dans une sorte d'étrangeté contemplative. Le vrai sujet se camoufle à la limite du visible. Il apparaît comme ce détail perdu, qui une fois découvert, fait bifurquer le sens de l'œuvre.

Il inflige au regard du spectateur une perception en zigzag depuis la surface vers la profondeur avant de découvrir que l'une et l'autre sont interchangeable. Ces détails nous permettent plus largement d'aller au-delà de l'apparence, percer le substrat visuel et explorer les profondeurs.

Les œuvres d'Antonio Zuluaga nous laissent une libre interprétation, elles incitent le spectateur à son appropriation et l'invite à cultiver son imagination, en lui proposant de se confronter à sa perception, comme s'il faisait une relecture du réel et de sa représentation.

Extrait de l'exposition Vestiges Suspendus, 2017

Monuments fantomatiques, 2017,

Impression jet d'encre sur papier mat, 40x30,

<http://antozulu.wixsite.com/antozulu> - anto_zulu@hotmail.com

NOTES

Notes section with horizontal dotted lines for writing.

NOTES

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

CRAC2018>16ÈME BIENNALE D'ARTS ACTUELS DE CHAMPIGNY
12 MAI AU 6 JUIN > SALLE JEAN-MORLET > MAISON DES ARTS PLASTIQUES

.....

Organisation de la biennale

Florence Khaloua, *directrice de la Maison des Arts Plastiques*

Scénographie / médiation :

Stéphane Hébert

Emilie Hochet

Elodie Leroy

Cécile Merelli

Kader Mébarki

.....

Maison des Arts Plastiques
157 rue de Verdun – 94500 Champigny-sur-Marne
ecole.artsplastiques@mairie-champigny94.fr

Pour tout renseignement 01 45 16 07 90